

Conférence de Monseigneur Pierre d'Ornellas  
*Archevêque de Rennes, Dol et Saint-Malo*  
à Alençon, le 11 juillet 2015

## « Époux et parents, une éminente mission »

Bonjour à tous,

Je pense que ce serait une très bonne idée qu'un jour tous les évêques soient assis ici pour écouter le témoignage des époux et qu'en écoutant votre témoignage, nous soyons davantage capables d'enseigner car l'enseignement est toujours précédé de l'écoute.

### **Louis Martin à Rennes**

Celui qui vous parle est assez fier d'être archevêque de Rennes puisque Louis Martin a vécu à Rennes quand il avait 19-20 ans, en 1842-1843, au 1 rue Bourbon<sup>1</sup>. Il y a fait son apprentissage pour devenir horloger. Il a vraisemblablement été séduit par le métier de l'horlogerie quand il en a fait connaissance à Strasbourg et pendant cette année à Rennes. Qu'est-ce que je retiens de son passage à Rennes ?

Il a recopié sur un cahier les textes qui lui parlent le plus. Il les a écrits de façon très précise, presque méticuleuse. Les deux cahiers, qui sont abimés, surtout pour le premier, se terminent par une table des matières soigneusement rédigée avec une différence de calligraphie selon qu'il s'agit de l'auteur ou du titre, avec les pages du cahier où se trouve chaque texte. Je vous dis ces détails parce que cela montre que ce jeune Louis de 19-20 ans avait probablement conscience qu'il écrivait quelque chose d'important pour lui. Il s'agissait de ses cahiers sur lesquels il relevait les textes qui lui parlaient et auxquels il était attaché parce qu'il y retrouvait sans doute ses aspirations. Ces textes vont du romantique Chateaubriand à certaines poésies sur l'Armor, sur la beauté de la Bretagne. Il se déguise même en breton tellement il est conquis par la Bretagne !

Mais Louis cite aussi le témoignage sur la mort de Jeanne d'Arc, il transcrit des passages de *l'Imitation de Jésus-Christ*<sup>2</sup>. Il termine son deuxième cahier par cette phrase, alors qu'il a 20 ans : « Gloire au Tout Puissant. Écris par moi en entier. Rennes, le 21 mai 1843. Et à la Vierge Marie. Louis Stanislas Xavier Martin. Que le Seigneur soit glorifié par toute la terre. » Voilà donc les sentiments qui animent ce jeune de 20 ans : Gloire au Tout Puissant et à la Vierge Marie. Que le Seigneur soit glorifié par toute la terre !

### **La transmission des parents à Louis**

Quand Louis était à Rennes, son père lui a écrit. Voici comment commence la lettre que son père lui adresse pour lui souhaiter sa fête : « Dieu soit toujours glorifié et aimé par-dessus toute chose ! Je te souhaite le bonjour pour moi et toute la famille. Tu vois par la lettre de ta bonne mère son bon souvenir. Elle t'envoie deux paires de chaussettes qu'elle a tricotées.

---

<sup>1</sup> *Positio pour le procès de béatification*, p. 36, 38 et 50.

<sup>2</sup> Que sainte Thérèse de Lisieux lira aussi, « se nourrissant de la "pure farine" [qui y est] contenue » (cf. *Manuscrit A*, f° 47r°), pour finalement trouver à 17-18 ans toutes ses lumières dans saint Jean de la Croix (cf. *Manuscrit A*, f° 83r°), puis, en définitive, dans la seule Écriture sainte, « par-dessus tout l'Évangile » (*Manuscrit A*, f° 83r°). Ces trois références se trouvent respectivement aux pages 146, 210 et 211 dans *Œuvres complètes*, Cerf-DDB, 1982.

Nous espérons qu'elles pourront te servir et qu'elles feront bon usage. » C'est donc typiquement une lettre d'un père pour son fils, et pourtant elle commence par : « Dieu soit toujours glorifié et aimé par-dessus toute chose ! »

La deuxième lettre est écrite par sa mère, toujours à l'occasion de la saint Louis : « Tu me témoignes le désir de recevoir une lettre de moi. Je profite du jour de ta fête pour m'entretenir de tout cœur avec toi, mon bon ami, et en même temps pour te souhaiter une bonne et heureuse fête. Combien il me serait doux, mon cher Louis, de pouvoir te la souhaiter de vive voix, mais enfin il faut supporter la croix que Dieu nous envoie et le remercier de toutes les faveurs qu'Il nous accorde. Le Seigneur m'en a donné une bien grande lorsque, pour la première fois, je te vis en costume breton et l'enthousiasme de ton bon cœur. Tu as dû voir, mon bon Louis, quelle joie maternelle s'est emparée de moi, car je crois que le cœur d'une mère tient d'un fil à celui de son enfant. Avec quel bonheur, mon cher Louis, je te pressais dans mes bras. Oh ! non, jamais mon cœur de mère n'a éprouvé plus de joie, car tu es, mon cher Louis, le rêve de mes nuits et le charme de mes souvenirs. Que de fois je pense à toi, lorsque mon âme élevée vers Dieu suit l'élan de mon cœur et s'élanche jusqu'au pied du trône de la divinité. Là, je prie avec toute la ferveur de mon âme afin que Dieu répande sur tous mes enfants le bonheur et le calme dont on a besoin sur cette terre orageuse. » Voilà la lettre typique d'une mère dont l'amour pour son enfant est bien vivant. Y rayonne aussi sa foi en Dieu. La lettre se termine ainsi de façon admirable : « Sois toujours humble mon cher fils.<sup>3</sup> »

Nous allons le voir, le souci de la sainteté qui habite Louis et Zélie Martin pour leurs enfants vient de loin. Si Louis est canonisé, c'est que vraisemblablement cela vient aussi de loin : de son père et de sa mère. Monsieur et Madame Martin, les parents de Louis, doivent se réjouir en secret de la canonisation proche de leur fils, Louis. N'est-il pas vrai qu'ils ont œuvré à cela, peut-être sans s'en rendre compte ?

### ***Une « mission sublime »***

Déjà, en pensant aux parents de Louis Martin et à la future canonisation de leur fils, nous comprenons que le concile Vatican II a raison quand il écrit que la vocation de parents est une « mission sublime<sup>4</sup> ». Je voudrais essayer de montrer comment cette vocation sublime s'inscrit dans la vie de Louis et Zélie Martin, à partir des documents que nous avons. Je vais donc rester très concret en m'appuyant sur ces documents, c'est-à-dire sur les lettres<sup>5</sup>. Pendant longtemps, on a cru qu'on n'avait aucune lettre de Louis Martin mais on en a retrouvé quelques-unes. Notamment à sa fille aînée, Marie, et une lettre à son épouse, Zélie.

Évidemment, il y aurait certainement beaucoup plus de détails précis à recueillir – ce qu'un historien pourrait faire –, car la sainteté s'enracine toujours dans une existence précise et réelle. Une sainteté idéale n'est jamais la sainteté réelle. Elle n'est jamais imitable. La vraie sainteté se trace un chemin dans une existence concrète. Je voudrais essayer de dégager ce chemin de sainteté chez Louis et Zélie Martin. Chacun d'entre vous pourra contextualiser dans son propre chemin concret d'existence, dans votre famille ou dans votre vie de parents, pour voir comment Louis et Zélie Martin s'adressent à vous.

---

<sup>3</sup> *Positio*, p. 51.

<sup>4</sup> Voir concile Vatican II, Constitution pastorale sur l'Église dans le monde de ce temps, *Gaudium et spes*, n.48, §2.

<sup>5</sup> Bienheureux Zélie et Louis Martin, *Correspondance familiale 1863-1888*, Cerf, Paris, 2009.

### ***La nouveauté de la joie chez une mère***

Voici une première lettre de Zélie, datée du 28 février 1869. Elle écrit à sa belle-sœur, Madame Guérin, la femme de son frère Isidore. Je mets cette lettre en entrée, comme un point d'orgue : « Je vois avec plaisir, ma chère sœur, que votre petite fille fait votre joie ; j'étais si heureuse, moi aussi, de ma première, Marie ; à mes yeux, il n'y avait pas d'enfants comme elle<sup>6</sup>. » Toutes les mamans du monde disent que leur enfant est le plus beau du monde, et aucune ne se trompe. Voilà le regard maternel de Zélie : « j'étais si heureuse moi aussi de ma première. À mes yeux, il n'y avait pas d'enfant comme elle. »

Il me semble qu'il y a là une affirmation très fondamentale de l'existence de parents. C'est que ce visage qui surgit dans l'existence visible par la naissance, il est absolument unique. Aucun autre n'a existé comme ce visage qui surgit. Et ce visage unique qui surgit, c'est lui qui ouvre les écluses de l'amour maternel et de l'amour paternel. Un amour qui n'a jamais existé quand c'est le premier enfant. Un amour qui est nouveau. Comme le dira Thérèse de Lisieux à la fin de sa vie : « c'était comme si l'on avait touché pour la première fois des cordes musicales restées jusque-là dans l'oubli.<sup>7</sup> »

Voici une nouveauté absolue qui naît. D'une part dans ce visage nouveau qui n'a jamais existé sur terre, et qui est absolument unique, et la bioéthique nous confirme cette vérité : il n'y a pas deux visages qui se ressemblent par moitié, même pour les vrais jumeaux. Et d'autre part, pour le premier enfant, un amour nouveau qui n'a jamais existé, qui n'a jamais été expérimenté : l'amour d'une femme qui, pour la première fois, devient mère. Voilà un amour nouveau pour un visage nouveau ! D'une certaine manière, nous avons là une parabole, la plus puissante qui soit, de l'alliance que Dieu scelle avec sa nouvelle créature. Nous le savons, Israël comprendra que le plus beau nom de Dieu, c'est le nom de mère. Nous avons cela dans le *livre de l'Exode* où Dieu se révèle à Moïse comme « Miséricordieux<sup>8</sup> ». Ce nom signifie littéralement les entrailles d'une femme qui, devenue mère, est liée pour toujours à son enfant tant aimé. On le retrouve dans le prophète *Isaïe*<sup>9</sup>.

Mais Zélie ne s'arrête pas là : « À mes yeux, il n'y avait pas d'enfant comme elle. J'espérais que cela irait aussi facilement pour tous les autres. Je me suis trompée ; ce qui m'apprendra pour une autre fois, à ne plus rêver d'un bonheur durable, chose bien impossible ici-bas !<sup>10</sup> » Ainsi, Zélie, qui va beaucoup souffrir à cause des enfants qu'elle aura par la suite, passe de ce qui est tout à fait nouveau et qui suscite une joie extraordinaire, la joie de ce visage nouveau aimé de façon nouvelle, à une réalité beaucoup plus profonde qu'il va falloir qu'elle apprenne : il existe un bonheur durable, « chose bien impossible ici-bas ».

### ***L'inconsolable douleur de perdre un enfant***

Parmi ses épreuves, Zélie va rencontrer celle qui est la plus incisive, la plus cruelle pour des parents dans leur « mission sublime », c'est la mort d'un enfant. Louis et Zélie Martin vont perdre plusieurs enfants quelques semaines après leur naissance<sup>11</sup>, mais la mort d'Hélène

---

<sup>6</sup> *Correspondance familiale*, p. 69.

<sup>7</sup> Sainte Thérèse de Lisieux, « Manuscrit C », f°32r°, in *Œuvres complètes*, Cerf-DDB, 1992, p. 278.

<sup>8</sup> Voir *Exode* 34,6. Souvent, ce mot est traduit par « tendresse ».

<sup>9</sup> Voir *Isaïe* 49,15-16 : « Une femme peut-elle oublier son nourrisson, ne plus avoir de tendresse pour le fils de ses entrailles ? Même si elle l'oubliait, moi, je ne t'oublierai pas. Car je t'ai gravée sur les paumes de mes mains. »

<sup>10</sup> *Correspondance familiale*, p. 69.

<sup>11</sup> Joseph-Louis né le 20 septembre 1866 et mort le 14 février 1867 ; Joseph-Jean-Baptiste né le 19 décembre 1867 et mort le 24 août 1868 ; Mélanie-Thérèse née le 16 août 1870 et morte le 8 octobre 1870.

fut particulière car celle-ci décède à l'âge de cinq ans<sup>12</sup>. Je vous lis ce que Zélie écrit à son frère et à sa belle-sœur, le 24 février 1870 : « Alors, elle a tout pris – il s'agit de la nourriture qu'on donnait à Hélène –, mais après elle souffrit terriblement et ne savait que devenir. Elle regardait une bouteille de potion que le docteur lui avait ordonnée et voulait la boire, disant que quand tout allait être bu, elle serait guérie. Puis, vers dix heures moins un quart, elle me dit : "Oui, tout à l'heure, je vais être guérie, oui, tout de suite..." Au même moment, tandis que je la soutenais, sa petite tête est tombée sur mon épaule, ses yeux se sont fermés, puis cinq minutes après, elle n'existait plus... Cela m'a fait une impression que je n'oublierai jamais ; je ne m'attendais pas à ce brusque dénouement, ni mon mari non plus. Quand il est rentré, et qu'il a vu sa pauvre petite fille morte, il s'est mis à sangloter en s'écriant : "Ma petite Hélène ! ma petite Hélène !" Puis nous l'avons offerte ensemble au bon Dieu.<sup>13</sup> »

À son frère, quinze jours plus tard, elle écrit : « Mon cher ami, j'en ai pour toute ma vie à pleurer ma petite Hélène !<sup>14</sup> » Un paragraphe plus loin, elle décrit son état : « Quant à moi, je ne suis pas vaillante. Depuis quinze jours, la fièvre ne m'a pas quittée ; jeudi soir, j'étais tellement malade que je croyais que c'était fini, il me semblait que j'avais la même maladie que ma petite Hélène.<sup>15</sup> »

« Mission sublime » de parents dans l'épreuve la plus douloureuse qui soit, et aussi dans la maladie et la faiblesse ressentie. Quinze jours après, elle écrit à sa belle-sœur : « Il n'est pas une minute du jour où je ne pense à elle.<sup>16</sup> »

Treize ans plus tard, en 1883 à Lisieux, Monsieur Martin écrit à un ami de jeunesse. Sa femme Zélie est morte. Il est veuf depuis six années. Voici sa lettre qui dit tout autant sa foi en la bonté de Dieu que sa douleur paternelle : « Je te dirai que Thérèse, ma petite Reine, c'est ainsi que je l'appelle, car c'est un beau brin de fille, je te l'assure, – est tout à fait guérie. » Elle était en effet très malade d'une « étrange maladie ». Nous connaissons le « sourire » de la Vierge dont parle sainte Thérèse dans ses *Manuscrits*<sup>17</sup>. En effet, M. Martin poursuit dans sa lettre : « les nombreuses prières ont emporté enfin le Ciel d'assaut et Dieu, si bon, a bien voulu capituler<sup>18</sup>. » Il me semble que nous avons quelque chose de la prière d'Abraham qui fait capituler Dieu vis-à-vis des justes qui sont à Sodom<sup>19</sup>. Mais Louis Martin continue : « Dernièrement, je t'ai parlé de mes cinq filles, mais j'ai oublié de te dire que j'ai encore quatre enfants qui sont avec leur sainte Mère, là-haut où nous espérons aller les rejoindre un jour !... Alors, je ne dirai plus : "Oh ! qui me rendra mon Hélène ?" – Avec Hélène, sont encore deux petits Joseph et une jolie petite Thérèse.<sup>20</sup> » Quatre enfants sont « avec leur sainte mère », c'est-à-dire avec Zélie qualifiée de « sainte » par son époux Louis.

---

<sup>12</sup> Hélène est née le 13 octobre 1864 et est morte le 22 février 1870.

<sup>13</sup> *Correspondance familiale*, p. 78.

<sup>14</sup> *Correspondance familiale*, p. 79. La lettre est datée du 6 mars 1870.

<sup>15</sup> *Correspondance familiale*, p. 79.

<sup>16</sup> *Correspondance familiale*, p. 81. La lettre est datée du 27 mars 1870.

<sup>17</sup> Sainte Thérèse en parle longuement de sa maladie et du sourire de la Vierge, dans ses souvenirs de famille adressés à sa sœur Pauline devenue Mère Agnès de Jésus. Voir *Manuscrit A*, f° 27r°-31v°, in *Œuvres complètes*, Cerf-DDB, 1992, pp. 111-118. Thérèse, malade dans son lit, prie devant une statue de la Vierge Marie qu'elle regarde. « Tout à coup la Sainte Vierge me parut belle, si belle que jamais je n'avais vu rien de si beau, son visage respirait une bonté et une tendresse ineffable, mais ce qui me pénétra jusqu'au fond de l'âme ce fut le ravissant sourire de la Ste Vierge. Alors toutes mes peines s'évanouirent. » (f°30r°) Ce fut le dimanche 13 mai 1883, jour de la Pentecôte. Thérèse a 10 ans.

<sup>18</sup> *Correspondance familiale*, p. 375.

<sup>19</sup> Voir le Livre de la *Genèse* 18,16-33.

<sup>20</sup> *Correspondance familiale*, p. 375.

Nous le voyons, la blessure de la mort d'un enfant qu'on a vu grandir est inconsolable chez des parents accomplissant leur « mission sublime ». Cette douleur manifeste quelque chose de cette mission : elle est « sublime » car un lien indestructible est créé entre les parents et leur enfant, à l'image du lien que Dieu notre Père a avec chacun de ses enfants bien-aimés, les hommes : le lien de son alliance. Nous lisons cette blessure inconsolable dans *l'Évangile de saint Matthieu* : les « mères qui ne veulent pas être consolées<sup>21</sup> ». Oui, il y a dans la vocation sublime de parents un lien brisé qui est inconsolable alors même que ces parents ont l'assurance, comme Zélie l'écrit plusieurs fois et comme Louis Martin l'écrit maintenant, qu'Hélène est plus heureuse maintenant. Cette assurance qu'elle est au ciel ne console pas le lien maternel et paternel brisé. Ce lien vécu dans la foi se transforme en offrande, douloureuse mais réelle : vous avez remarqué comment Zélie et Louis, ensemble car ils sont unis dans le sacrement de mariage, « offrent » leur Hélène à Dieu. Ils savent par la foi que leur enfant est d'abord enfant de Dieu et lui appartient.

### ***Le souci des finances pour la famille***

Madame travaille, Monsieur aussi travaille. Ils ressemblent à tellement de couples d'aujourd'hui où les deux travaillent. Et quand on travaille pour faire vivre la famille, vient immédiatement la question financière : le budget familial.

Voici ce qu'écrit Zélie le 30 novembre 1870 – Hélène est morte il y a cinq mois – : « Mon frère demande si on pourrait disposer de fonds en cas de besoins ? Nous ne sommes plus au temps où je gagnais huit à dix mille francs par an et où mon mari faisait aussi des bénéfices à l'horlogerie. Maintenant, on ne peut même pas toucher d'argent pour vivre, personne ne veut payer ses dettes ; je ne sais vraiment pas comment nous ferons si cela continue ; nous n'avons touché ni la rente du Crédit Foncier, ni celle des Chemins de Fer et tous les particuliers qui nous doivent disent qu'ils ne peuvent payer. Nous devons recevoir sept mille francs, au mois de janvier, de la vente de nos maisons de la rue des Tisons. Je crains encore que la dame qui doit réaliser ses fonds ne puisse nous les donner ; c'est sur cet argent que nous comptons pour vous aider. Si nous pouvions avoir les huit mille francs qui nous sont dus de Paris, mais je regarde cette somme comme perdue ! Madame D. nous doit aussi mille francs, nous ne les aurons jamais, elle est dans la misère. Elle habite au Mans depuis trois mois, je l'ai invitée à venir nous voir, elle a répondu qu'elle n'avait pas le moyen de faire le voyage.<sup>22</sup> »

Voilà le tracas dans la « mission sublime » de parents : les questions financières ! Notre sainte Zélie en parle à sa belle-sœur pour exposer ses problèmes financiers. Mais, vous l'avez noté, elle écrit : « c'est sur cet argent que nous comptons pour vous aider. » D'ailleurs, Zélie va convaincre son mari de vendre à perte ce qui était placé en banque pour pouvoir aider la famille, Isidore et sa femme.

Quelque chose se glisse dans notre lecture des lettres. Nous le reverrons tout à la fin. Ce quelque chose est imperceptible parce que cela ne se met pas en avant ni ne se crie sur les toits, quelque chose qui est quotidien : la charité, la charité pour autrui. Oui, la mission de parents est, comme le dit magnifiquement le concile Vatican II, « sublime » parce qu'elle suscite une famille accueillante à tous les autres, et aidante pour tous, par amour.

---

<sup>21</sup> Voir *Évangile de saint Matthieu* 2,18.

<sup>22</sup> *Correspondance familiale*, p. 91.

### ***Savoir discerner dans la société***

Il y a encore un autre problème que vont affronter M. et Mme Martin. Nous l'avons peut-être oublié, mais cela peut rappeler des souvenirs pour certains d'entre vous en pensant peut-être à leurs parents ou à leurs grands-parents : la guerre.

Les Prussiens ont envahi Alençon : « Lundi, vers trois heures, écrit Zélie, toutes les portes ont été marquées pour tel nombre de soldats ennemis à loger ; un grand sergent est venu nous demander à visiter la maison. Je l'ai conduit au premier en lui disant que nous avons quatre enfants ; il n'a pas essayé de monter au second, heureusement pour nous. Enfin, on nous en impose neuf et nous n'avons pas à nous plaindre ; dans notre quartier, de petits boutiquiers qui n'ont que deux appartements, en reçoivent quinze, vingt et même vingt-cinq. Ceux que nous avons ne sont pas méchants ni pillards, mais ils sont gourmands comme jamais je n'ai vu, ils mangent tout sans pain ! Ce matin, ils m'ont demandé un fromage ; je leur en ai fait acheter un grand et ils l'ont mangé à quatre, sans une bouchée de pain ! Ils avalent un ragoût de mouton comme de la soupe. Je ne me gêne pas avec eux ; quand ils me demandent trop, je leur dis que c'est impossible. Ce matin, ils ont apporté assez de viande pour nourrir trente personnes, on est en train de la leur faire cuire. Nous avons été obligés de leur laisser le premier étage complètement, et de descendre au rez-de-chaussée. Si je vous racontais tout, j'en ferais un livre.<sup>23</sup> »

Voilà la pauvreté qui s'installe de façon réelle, non pas simplement d'un point de vue financier mais dans l'espace pour vivre. Cependant, à partir de cet épisode de la présence des Prussiens, je voudrais mettre en lumière une qualité propre à la mission « sublime » des parents et des époux.

Le concile Vatican II demande que des parents exercent leur jugement sur la société : « Ils s'acquitteront donc de leur charge en toute responsabilité humaine et chrétienne, et, dans un respect plein de docilité à l'égard de Dieu, d'un commun accord et d'un commun effort, ils se formeront un jugement droit : ils prendront en considération à la fois et leur bien et celui des enfants déjà nés ou à naître ; ils discerneront les conditions aussi bien matérielles que spirituelles de leur époque et de leur situation.<sup>24</sup> »

Écoutez ce discernement de Zélie Martin : « C'était pitié de voir revenir nos pauvres soldats, les uns sans pieds, les autres sans mains ; j'en ai vu dont le visage était tout ensanglanté ; enfin, il y en a eu beaucoup de blessés, toutes les ambulances sont remplies ; on ne connaît pas le nombre des morts, parmi lesquels il y a quantité de francs-tireurs. » Puis vient le discernement : « Est-ce raisonnable, quand on a si peu d'hommes à opposer à l'ennemi, de les envoyer ainsi à la boucherie, contre une armée comme celle que nous avons eue sous les yeux ?<sup>25</sup> »

Certes, le contexte social et politique de 1871 est celui qui est propre aux époux Martin. Ils exercent leur discernement sur la société politique d'alors. Or, le concile Vatican II nous rappelle que dans la vocation « sublime » de parents, ceux-ci ont la mission d'exercer leur discernement sur la société dans laquelle leur famille vit. Pourquoi donc ? Parce que c'est par ce discernement qu'ils sont parents pour leurs enfants, eux qui doivent vivre dans la

---

<sup>23</sup> *Correspondance familiale*, p. 95. La lettre est datée du 17 janvier 1871. L'armistice franco-prussienne sera signée le 28 janvier 1871.

<sup>24</sup> Voir Constitution pastorale *Gaudium et spes*, n. 50, n. 2.

<sup>25</sup> *Correspondance familiale*, p. 94.

société. Accomplir la « mission sublime » de parents ne peut se faire sans exercer ce discernement.

Il me semble que nous avons dans cette lettre de Zélie Martin, du 17 janvier 1871, un bon exemple. « Est-ce raisonnable ? », s'interroge Zélie. Elle semble discerner que la raison est absente de la décision politique qui envoie des soldats comme « à la boucherie ». Il est juste et bon que des parents exercent leur discernement sur des décisions dans la société contemporaine pour voir si elles relèvent de la raison ou de la déraison. Parce qu'ils sont parents de leurs enfants, ils ont le devoir de le faire puisque leurs enfants sont amenés à grandir dans la société. Voici la responsabilité de parents qui vient de leur « mission sublime ». Ne pas exercer ce discernement sur la société, comme y invite le concile Vatican II, c'est trahir sa vocation de parent, ce n'est pas être en vérité parents. Car seuls les parents ont la mission d'exercer ce discernement pour le bien de leurs enfants, parce qu'ils sont leurs premiers éducateurs.

Zélie Martin nous donne un exemple qui est à contextualiser par rapport à ce qui se passe en 1871 et qui pourrait être facilement appliqué à votre mission de parents dans la société contemporaine. Encore faut-il que ce discernement de parents soit exercé pour le bien des enfants et par amour pour eux, et non par peur ou par égoïsme.

### ***L'« esclavage » du travail***

Si je reviens au travail qui est une question contemporaine difficile, recueillons ce que pense Zélie Martin. Je devine qu'elle sera habitée par un reproche toute sa vie. En effet, ce n'est que pour son dernier enfant qu'elle décidera de l'élever entièrement. La mort emportera Zélie qui ne pourra donc pas réaliser sa décision. Quel est le piège dans lequel elle semble être tombée ? Se laisser prendre par un travail professionnel trop prenant.

Zélie écrit le 24 avril 1872 à celle qu'elle appelle sa sœur, qu'elle aime beaucoup et qui, en vérité, est sa belle-sœur : « Maintenant, je suis dans l'esclavage le plus complet, à cause des commandes qui se succèdent et ne me laissent pas un instant de repos. J'ai près de cent mètres de point d'Alençon à faire fabriquer. J'ai reçu encore, la semaine dernière, pour plus de quinze mille francs de commandes.<sup>26</sup> » Voici le piège : la profession qui devient un « esclavage ». Le mot me paraît très juste. En tout cas, c'est le discernement de Zélie Martin. L'accaparement de la profession qui empêche Zélie d'être à sa mission de mère. Vous savez qu'elle se le reprochera jusqu'à sa mort, comme je viens de le dire. En effet, elle se demandera si ce n'est pas à cause de la nourrice que sa fille Hélène est morte. Dans plusieurs lettres, elle exprime son doute sur la nourrice qui n'aurait pas su la nourrir si bien qu'elle serait peut-être morte de faim, du moins de malnutrition. Et pourtant, prise par son travail de dentelle à Alençon, elle continuera à chercher sans arrêt une nourrice pour ses enfants.

Il me semble que Zélie Martin discerne avec justesse qu'elle est tombée dans le piège de ce qu'elle appelle « l'esclavage le plus complet » dû au métier. Comme si Zélie Martin nous invitait à réfléchir pour trouver ce qui permet d'allier le travail professionnel et la « mission sublime » de parents. Vous savez que pratiquement toutes les lettres de Louis ont été détruites. Mais ce point évoqué par Zélie nous invite à nous interroger : que dirait Louis sur le métier du père ?

---

<sup>26</sup> *Correspondance familiale*, p. 113.

### **La « joie d'enfant » simple et vraie**

Que reste-t-il à Zélie Martin dans tous ces tracas que nous avons vus et que je résume :

1. Le tracas inconsolable d'une mère vis-à-vis de la mort de son enfant.
2. Le tracas du souci financier.
3. Le tracas de la situation politique qui, pour elle, sera de vivre avec les ennemis dans la maison.
4. Le tracas du travail qui vient comme un « esclavage ».

Oui, que reste-t-il à Zélie Martin ? Que reste-t-il à des parents avec tous ces tracas que je résume dans ces quatre soucis majeurs ?

« Je suis contente, écrit-elle le 5 mai 1871 à sa belle-sœur, que mon frère ait insisté là-dessus dans sa dernière lettre, cela décide mon mari qui n'aime point à me voir partir. » Zélie va quitter Alençon pour aller quelques instants à Lisieux. Elle en a le désir : « Je préfère aller actuellement plutôt qu'aux vacances. » Lisons sa lettre : « Ce n'est pas le tour des aînés, mais de Léonie et de Céline. Imaginez-vous que je rêve de les emmener toutes les deux. La petite est si gentille que j'ai du mal à m'en séparer. Je n'aurais que cela à faire de la promener et de la soigner avec votre petite Jeanne. Nous irons au Jardin de l'Étoile. » Ce jardin se situe derrière les Buissonnets où M. Martin ira habiter plus tard avec ses enfants, après la mort de son épouse.

À Lisieux donc, Zélie est débarrassée du travail, du souci financier, elle est avec ses deux filles qu'elle adore : Léonie et Céline. Surtout sa chère Céline avec laquelle elle pourra se promener et qu'elle soignera. Zélie conclut alors sa lettre : « enfin je m'en fais une fête, comme si j'étais une enfant.<sup>27</sup> »

Qu'est-ce qui reste, presque au sens biblique du terme ? La joie toute pure, la joie toute limpide d'une mère d'être avec ses enfants et d'être simplement avec eux. C'est comme si Zélie invitait les parents d'aujourd'hui à savoir trouver le secret de la joie dans sa limpidité. Celle-ci ne se trouve pas dans les multiples activités mais dans le fait d'« être avec » les enfants.

Oui, tous les tracas sont bien légitimes. Ils sont bien normaux et ils tissent la vie ordinaire des parents. Des tracas douloureux, des tracas angoissants, des tracas qui nous invitent à discerner et à nous tenir à distance de questions sociétales, politiques, actuelles, que sais-je ? Bref, tous ces tracas d'une famille qui sont illustrés par Zélie Martin, certainement avec son mari, Louis, ne suppriment pas, parce que la vocation de parents est « sublime », ce qui reste : la vraie joie, la joie pure et limpide d'être avec les enfants. Ce « être avec » familial est une richesse sur laquelle nous devrions réfléchir. Il s'agit bien d'un « être avec » où se tissent des relations entre personnes, relations qui vont d'une « personne vers une autre personne<sup>28</sup> », comme l'enseigne le concile Vatican II, ici, en l'occurrence, entre la mère et ses filles.

### **Se convertir à l'amour : la sainteté**

Nous arrivons en 1877, le 20 février. Madame Martin est malade, elle a mal au cou, elle a de plus en plus mal et elle écrit : « Enfin, le bon Dieu me fait la grâce de ne point m'effrayer ; je suis très tranquille, je me trouve presque heureuse, je ne changerais pas mon sort pour

---

<sup>27</sup> *Correspondance familiale*, p. 97.

<sup>28</sup> Voir Constitution pastorale *Gaudium et spes*, n. 49.



n'importe lequel. Si le bon Dieu veut me guérir, je serai très contente, car, dans le fond, je désire vivre ; il m'en coûte de quitter mon mari et mes enfants. Mais, d'autre part, je me dis : "Si je ne guéris pas, c'est qu'il leur sera peut-être plus utile que je m'en aille..."<sup>29</sup> »

Nous sommes à la fin de la vie de Zélie Martin et elle se pose une question toute simple : « Moi, j'essaie de me convertir ; mais je ne puis en venir à bout ; il est bien vrai qu'on meurt comme on a vécu, on ne peut pas remonter le courant quand on le veut. Je vous assure que je m'en aperçois bien, parfois je m'en décourage. On dit pourtant qu'il ne faut qu'un moment pour faire d'un réprouvé un saint, mais je crois que ce n'est qu'un tout petit saint ! Enfin, il faut qu'il y en ait de toutes les sortes.<sup>30</sup> » Voici qu'un peu moins d'un an avant sa mort, Zélie Martin essaie de se convertir : « Moi, j'essaie de me convertir », et elle écrit cette phrase si extraordinaire : « il est bien vrai qu'on meurt comme on a vécu, on ne peut pas remonter le courant quand on le veut. » Ce « Moi, j'essaie de me convertir » est une phrase essentielle qui est possible pour des parents à toute heure de leur vie. La conversion n'est jamais achevée. Se convertir à Dieu, bien sûr, mais conversion à l'amour tout court, amour pour Dieu, pour les siens dans la vie conjugale et dans la vie parentale, et amour pour les autres.

Cependant, ce qu'exprime Zélie juste après me paraît encore plus d'une fulgurante vérité. Sans doute l'écrit-elle parce qu'elle est malade et parce qu'elle comprend que, peut-être, la mort n'est pas loin, mais elle l'a sans doute pensé bien avant : « il est bien vrai qu'on meurt comme on a vécu. » C'est pourquoi, je ne peux pas ne pas citer une phrase de saint Jean de la Croix dont Thérèse, la fille de Zélie et Louis, sera si proche : « Il est de la plus haute importance pour une âme de s'exercer dans les actes de l'amour<sup>31</sup>. » En effet, saint Jean de la Croix affirme par ailleurs qu'« au soir de la vie, nous serons jugés sur l'amour<sup>32</sup> ». Il est donc de la plus haute importance de s'exercer non pas demain, non pas quand nous aurons le temps, mais aujourd'hui même à l'amour dans des actes concrets vis-à-vis de Dieu, des membres de notre famille, des personnes que nous rencontrons au travail ou dans notre vie sociale.

Voilà la conversion à l'œuvre. Elle est positive en réponse à la vocation « sublime » des époux et des parents qui est une vocation à aimer. L'amour ne grandit jamais quand on est inquiet, quand la peur est là, quand on ne laisse pas libre son conjoint ni ses enfants. Aimer gratuitement, de façon désintéressée en acceptant avec confiance et gratitude que son enfant fasse sa vie selon l'appel qu'il entend au fond de lui, voilà la conversion à laquelle des parents et des époux sont sans cesse invités. Cette conversion se vit dans une relation à Dieu qui ne cesse pas de s'approfondir dans la confiance. Louis Martin, habité par une foi lumineuse, vivra de façon particulière cet amour désintéressé lorsqu'il vivra non seulement le départ de ses deux filles Pauline<sup>33</sup> puis Marie<sup>34</sup> pour le Carmel de Lisieux, mais surtout celui de sa « petite Reine », Thérèse<sup>35</sup>.

---

<sup>29</sup> *Correspondance familiale*, p. 306.

<sup>30</sup> *Correspondance familiale*, p. 288. La lettre à sa belle sœur est du 31 décembre 1876.

<sup>31</sup> Voir Jean de la Croix, « Vive Flamme B », str. 1, §34, in *Œuvres complètes*, Cerf ? 1990, p. 1470.

<sup>32</sup> La phrase exacte est plutôt : « Au soir de la vie, on t'interrogera sur l'amour. » À François de la Mère de Dieu, n. 58, in Jean de la Croix, *Œuvres complètes*, Cerf, 1990, p. 276.

<sup>33</sup> Pauline rentrera au Carmel de Lisieux le 2 octobre 1882 (Thérèse a huit ans) et prendra le nom de Sr Agnès de Jésus. Elle deviendra Prieure et c'est à elle que sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus adresse le premier récit de sa vie, le *Manuscrit A*.

<sup>34</sup> Marie rentrera au Carmel de Lisieux le 15 octobre 1886 et prendra le nom de Sr Marie du Sacré Cœur. C'est à elle, parce que c'est Marie qui lui a demandé de lui écrire un souvenir de sa retraite, que sainte Thérèse de

Quand on connaît la vie de Zélie Martin qui va pratiquement à la Messe tous les jours, qui ira une dernière fois à la Messe en faisant un effort considérable pour s'habiller alors qu'elle a un mal perçant quand elle met le pied par terre ou quand elle descend le trottoir, on voit qu'elle est habitée par un amour pour Dieu qui n'est pas de la dernière heure. Cet amour est si présent qu'il n'habite pas explicitement les lettres – ni les conversations, comme on peut le déduire des lettres – mais qu'il inspire une qualité d'amour dans la vie courante des parents et des époux dans les tracasseries normales d'une vie familiale. Comme il est beau d'aimer et d'être aimé vraiment maintenant et chaque jour ! Car « il est bien vrai que l'on meurt comme on a vécu » et qu'« on ne peut pas remonter le courant quand on le veut ».

Dans son appel universel à la sainteté, le concile Vatican II parle tout simplement de ceux qui vivent selon les conseils évangéliques. Il nomme les évêques et les prêtres, puis il continue : « Quant aux époux et aux parents chrétiens, il leur faut en suivant leur propre route, s'aider mutuellement dans la fidélité de l'amour avec l'aide de la grâce, tout le long de leur vie inculquant aux enfants qu'ils ont reçus de Dieu, avec amour, les vérités chrétiennes et les vertus de l'Évangile. Par là, en effet, ils donnent à tous l'exemple d'un amour inlassable et généreux, ils contribuent à l'édification de la charité fraternelle et apportent à la fécondité de l'Église notre Mère, leur témoignage et leur coopération.<sup>36</sup> » Voici que des époux chrétiens donnent à tous, y compris aux évêques, l'exemple d'un amour inlassable et généreux. Ainsi en est-il de Louis et Zélie Martin !

### ***L'éducation : conduire sur le chemin de la perfection***

Zélie Martin nous donne l'exemple d'un amour inlassable et généreux qui coopère à la mission de l'Église. Voici ce qu'elle écrit le 22 mars 1877 à sa fille Pauline : « Ne te tourmente pas, ma Pauline, je ne te crois pas une sainte ; il faut toute une vie pour arriver à la perfection et tu n'as encore que de bonnes intentions, qui me font espérer que tu le seras un jour, si tu persévères.<sup>37</sup> » Quelle est l'idée fondamentale de Madame Martin ? La sainteté de sa fille Pauline.

Admirable vocation de parents, « sublime mission » de parents ! Pourtant, elle vient d'écrire quelques mois plus tôt cette confidence sur elle-même : « Moi, j'essaie de me convertir, mais je ne puis en venir à bout. » Elle ne se croit vraiment pas sainte. Elle sait bien que Dieu peut faire d'un réprouvé en un instant, un saint, mais ce serait un tout petit saint. Voilà comment elle se considère. Et pourtant, elle veut que Pauline, sa fille, soit sainte.

Quelle est donc la « mission sublime » de parents ? Ce n'est pas simplement la joie inouïe de l'amour nouveau, maternel, qui naît dans le cœur d'une femme à la naissance de ce premier enfant qui est unique, absolu dans son identité. Ce n'est pas uniquement la joie, toujours neuve, qui est certes indicible, d'être avec ses enfants, ni l'amour avec lequel les relations familiales sont tissées jour après jour. C'est plus que cela pour des parents chrétiens habités par la foi vivante en Dieu. Alors même qu'ils se savent loin de la sainteté, leur « mission sublime » consiste à désirer la sainteté pour ses enfants, et à éduquer dans ce sens-là. Et ça

---

l'Enfant Jésus adresse une lettre datée du 8 septembre 1896 avec un souvenir de sa retraite qu'elle vient de faire : c'est le *Manuscrit B*.

<sup>35</sup> Thérèse est entrée le 9 avril 1888, à l'âge de 15 ans, au Carmel de Lisieux. Elle le raconte dans le *Manuscrit A*, f° 69v°. Elle a demandé à son père d'entrer au Carmel le dimanche 29 mai 1887, fête de la Pentecôte.

<sup>36</sup> Constitution sur l'Église, *Lumen Gentium*, n. 41, § 5.

<sup>37</sup> *Correspondance familiale*, p. 318.

va très loin dans les décisions pratiques. Pauline doit être envoyée dans un pensionnat, cela coûte cher, le foyer Martin n'a pas tout à fait les moyens financiers pour l'envoyer à ce lieu éducatif. Pourtant, voici ce qu'écrit Madame Martin : « Il est vrai que c'est une dépense, mais l'argent n'est rien quand il s'agit de la sanctification et de la perfection d'une âme<sup>38</sup>. » Cette lettre est écrite deux mois après la lettre précédente quand elle dit à Pauline : « tu n'es pas une sainte ».

Voilà comment petit à petit la sublimité de la vocation de parents émerge quand des parents ont le souci de tout faire, y compris les dépenses financières, non pas pour distraire leurs enfants, non pas pour le choix de l'établissement selon le critère de la réussite au baccalauréat, mais pour la sanctification de « l'âme » de leurs enfants. La « sublime mission » de parents, c'est l'éducation qui, sans inquiétudes ni peurs, cherche ce qui contribue à la sanctification de leurs enfants, sainteté qui est, selon le mot de Zélie Martin, « la perfection d'une âme ». C'est d'ailleurs ainsi que des parents se sanctifient. Ici, un critère de progrès sur cette voie de la perfection est simple pour des parents : passer de l'inquiétude à la confiance.

### ***Éduquer : accomplir l'œuvre de Dieu***

Dans la famille Martin, il y a un problème. Une enfant ne va pas bien. Elle semble avoir tous les défauts du monde, et un caractère insupportable. Elle dit toujours non quand il faudrait dire oui, et se révolte au moindre acte d'obéissance. Il s'agit de Léonie. « Maintenant, écrit Zélie Martin, parlons un peu de Léonie, cette pauvre enfant qui m'a causé tant d'alarmes ! Combien de fois n'ai-je pas tremblé à la pensée du malheureux avenir qui l'attendait, mais cependant, j'ai toujours espéré, et je crois voir l'aurore de jours meilleurs.<sup>39</sup> »

Retenons ce mot de la maman : « J'ai toujours espéré ». Pourtant, cette maman reconnaît que « cette enfant a causé tant d'alarmes », à tel point qu'elle tremble : « Combien de fois n'ai-je pas tremblé à la pensée du malheureux avenir ». Zélie est lucide et parle tout simplement d'un « malheureux avenir » pour sa fille Léonie. Mais voici la « mission sublime » de parents, c'est de garder « toujours » l'espérance dans la recherche de la sainteté par l'éducation. Moi-même, je suis témoin de parents qui ont vu leur enfant sombrer de façon tout à fait dramatique dans la drogue, et j'ai admiré l'espérance de ces parents qui n'a jamais failli pendant quinze ans, et qui a été récompensée de façon magnifique.

Voilà un nouvel élément que nous apprend Zélie Martin : « J'ai toujours espéré. » Nous allons voir de façon plus précise comment l'espérance caractérise la « mission sublime » de parents.

Tout d'abord, écoutons cette lettre de Zélie qui constate un changement radical en bien chez sa fille Léonie : « La grâce agit en elle – Léonie – depuis la mort de ta tante, où elle a commencé à me témoigner une affection qui grandit sans cesse. Elle ne peut plus me quitter, elle va même jusqu'à me confier ses plus secrètes pensées, la crainte et l'amour de Dieu pénètrent peu à peu dans son cœur. Mais si tu savais avec quelle douceur je la traite ! Je suis étonnée de moi. Bien sûr que ta tante m'a obtenu aussi la grâce de savoir m'y prendre. Elle veut communier à la fin du mois de mai et c'est une préparation de tous les jours, de tous les instants. Enfin, que le bon Dieu en soit béni !<sup>40</sup> » En effet, la tante de

---

<sup>38</sup> *Correspondance familiale*, p. 332. Cette lettre à Pauline est datée du 10 mai 1877.

<sup>39</sup> *Correspondance familiale*, pp. 332 et 333.

<sup>40</sup> *Correspondance familiale*, p. 333. Lettre à Pauline datée du 10 mai 1877.

Pauline est morte. Il s'agit de la belle-sœur religieuse de Zélie. Celle-ci est très affectée par la mort de sa tante qu'elle aimait beaucoup. C'est à cette tante qu'elle confie sa fille Léonie. Zélie Martin est convaincue, avec Pauline sa fille, que Léonie va mieux à cause de cette tante qui est au ciel. Pourquoi ? Parce que Pauline, pendant son sommeil, a fait un rêve étonnant, elle a vu sa tante magnifiquement habillée, très belle, s'approcher de Pauline.

Alors, tout change chez Zélie Martin. Vous vous souvenez qu'elle avait écrit : « si je ne suis pas utile, alors je peux mourir. » Maintenant, elle écrit : « C'est pourquoi, je me sens nécessaire, sinon indispensable, aussi j'espère bien que la Sainte Vierge me guérira.<sup>41</sup> » Pourquoi faut-il qu'elle guérisse ? Lisons la suite : « J'espère que la Sainte Vierge me guérira, sinon tout à fait, du moins de manière à ce que j'aie le temps d'élever mes enfants ; d'abord, je le lui ai toujours demandé. Si c'est nécessaire, il est certain que cela ne me sera pas refusé ; et je crois cette grâce plus que jamais nécessaire à cause de Léonie. Oui, je vois pour elle luire un rayon d'espérance qui me présage un changement à venir complet. Tous les efforts que j'avais faits jusqu'ici pour me l'attacher avaient été infructueux, mais il n'en est plus de même aujourd'hui. Elle m'aime autant qu'il est possible d'aimer et, avec cet amour-là, pénètre peu à peu l'amour de Dieu dans son cœur.<sup>42</sup> »

Voilà que Zélie Martin comprend désormais qu'il faut qu'elle reste sur terre pour élever Léonie jusqu'à son changement complet. Elle l'élève avec « douceur ». D'ailleurs, Zélie est tout à fait étonnée de sa propre douceur<sup>43</sup>. La douceur est une grande qualité de l'amour. Saint Paul dira qu'elle est une des premières qualités de l'amour ; c'est même la douceur qu'il applique en Dieu<sup>44</sup>. L'amour est toujours doux. Non pas la mièvrerie ni l'absence de tempérament, mais l'amour dans lequel il y a encore des germes de violence et d'impatience a besoin d'être purifié, converti. Zélie est donc surprise de la douceur qu'elle a vis-à-vis de Léonie, comme si elle reconnaissait ainsi que Dieu lui donne la grâce d'aimer sa fille Léonie comme il convient à cette enfant-là.

Allons plus loin. Zélie exprime son amour dont elle enveloppe Léonie ainsi que l'amour que celle-ci lui donne en retour. Zélie sait que c'est dans cet échange d'amour que l'amour de Dieu pénètre dans le cœur de Léonie. Voilà à nouveau la finalité de l'éducation que donnent des parents chrétiens : faire germer et grandir l'amour pour Dieu dans le cœur de leurs enfants.

---

<sup>41</sup> *Correspondance familiale*, p. 333. Lettre à Pauline datée du 10 mai 1877.

<sup>42</sup> *Correspondance familiale*, p. 330. Lettre à sa belle sœur datée du 10 mai 1877. Voyant qu'elle avait encore une mission à accomplir auprès de Léonie, Zélie Martin cherchera avec acharnement un pèlerinage à Lourdes pour demander sa guérison à la Vierge Marie. Dans cette lettre du 10 mai à sa belle sœur, elle confie : « Je me soucie de pèlerinages plus que vous ne le croyez. Je suis toujours en quête d'informations pour savoir s'il n'en pointe pas quelqu'un (sic) à l'horizon. » De fait, elle trouvera un pèlerinage qui part d'Angers le 10 juin de cette année 1877. Notons que les apparitions à Bernadette ont eut lieu dix-neuf ans auparavant.

<sup>43</sup> Cette douceur de Zélie fait mieux ressortir la qualité de son amour et son sens de l'éducation dans la liberté. Sa lettre du 22 mars 1877 à Pauline en témoigne de façon éloquente : « Je n'ai pas eu le courage de faire à la bonne toutes les commissions que contenait ta lettre. Je ne professe pas pour elle tout à fait la même sympathie que toi, surtout depuis quelque temps. Je sais bien qu'elle est dévouée et attachée à nous à sa manière, mais son caractère violent ne me va point. Je la verrais partir sans regret, surtout depuis que j'ai découvert ce qu'elle a fait endurer à Léonie ; cela, vois-tu, jamais je ne l'oublierai [...] Cette fille prétend qu'elle pensait me rendre un grand service, se trouvant bien habile d'avoir pu maîtriser ta sœur, dont personne qu'elle, à son avis, ne pouvait venir à bout. Mais la brutalité n'a jamais converti personne, elle fait seulement des esclaves et c'est ce qui est arrivé pour cette pauvre enfant. »

<sup>44</sup> Voir *Galates* 5,23 ; *Éphésiens* 4,2 ; *Colossiens* 3,12 ; *1 Thessaloniens* 2,7 ; *Tite* 3,2 ; *2 Corinthiens* 10,1.

Je me souviens de cette phrase de saint Jean-Paul II : « La prière de la mère est la prière de l'enfant. » Le bon Dieu rentre dans le cœur de l'enfant par l'amour qu'il y a entre la maman et son enfant, entre l'enfant et la maman, si la maman est avec Dieu.

C'est ainsi que Zélie va sans arrêt espérer guérir pour pouvoir éduquer Léonie : « j'espère que le bon Dieu me laissera achever ma tâche qui est loin d'être finie.<sup>45</sup> » Voici ce qu'elle écrit encore, le 13 mai 1877 à Pauline : « Avant, je pensais que je n'étais guère utile et que tout n'en irait peut-être que mieux après ma mort, mais maintenant, Léonie me soucie, elle a vraiment besoin de moi et il faut du temps pour achever l'œuvre que le bon Dieu m'a remise entre les mains.<sup>46</sup> »

Nous découvrons ici un autre aspect de la « mission sublime » de parents. Celle-ci ne vient pas seulement de la conception et de la naissance, qui donnent tant de joie. Elle n'est pas seulement dans le fait d'avoir des enfants à éduquer sur le chemin de la perfection, de la sainteté. La « mission sublime » des parents, c'est de recevoir une « œuvre » que Dieu dépose dans leurs mains pour qu'ils l'accomplissent. Ils accomplissent une sorte de « ministère », selon l'expression de la tradition orientale. D'une certaine manière, ce n'est pas simplement humain d'être parents, c'est aussi divin. Ce n'est pas une mission uniquement à hauteur humaine que d'être parents. C'est une mission divine, c'est une œuvre – souvenons-nous du mot biblique les « œuvres » que Dieu nous demande d'accomplir – que Dieu dépose dans les mains des parents pour qu'ils l'accomplissent.

Pouvons-nous comprendre un peu mieux cela ? Il suffit de se rappeler qu'aucun enfant n'est en vérité l'enfant de ses parents. Chacun est d'abord un enfant de Dieu. Aucun parent n'est créateur de l'âme. Les parents ne sont que « procréateurs ». Celui qui est conçu est « créé dans le Christ Jésus », comme dit saint Paul<sup>47</sup>. Suscité dans l'existence par et dans le Fils unique, chaque enfant des hommes est donc enfant de Dieu. Et voici que Dieu confie alors une « œuvre » extraordinaire – et Zélie en a parfaitement conscience – à un homme et une femme qui, du coup, deviennent parents : conduire à la sainteté leurs enfants parce qu'ils sont enfants de Dieu.

Zélie a le sens aigu d'avoir cette « œuvre » à accomplir jusqu'au bout pour Léonie. « Léonie me soucie, elle a vraiment besoin de moi et il faut du temps pour achever l'œuvre que le bon Dieu m'a remise entre les mains. Alors, je suis sûre qu'il me le donnera, bien que je trouve que ce soit beaucoup lui demander de déroger aux lois de la nature pour prolonger une misérable existence. Enfin, ce qu'il y a de certain, c'est qu'il le fait souvent par pure bonté et miséricorde, et, s'il le fait pour moi, je tâcherai qu'il ne s'en repente pas.<sup>48</sup> » Voilà la beauté de Zélie dans sa volonté d'accomplir l'œuvre de Dieu pour cet enfant pour lequel elle a « toujours espéré » et pour lequel elle entrevoit un « avenir malheureux » à cause de toutes les « alarmes » que suscite cet enfant.

---

<sup>45</sup> *Correspondance familiale*, p. 331. Lettre à sa belle sœur du 10 mai 1877.

<sup>46</sup> *Correspondance familiale*, p. 336. Dans sa lettre du 13 mai 1877 à Pauline, elle dit sa confiance dans sa guérison : « Cependant, j'ai confiance que je guérirai. C'est dix ou quinze jours après la mort de ta tante qu'il m'est venu, à tort ou à raison, cette confiance que je ne m'explique pas et aussi un grand désir de vivre encore quelques années pour élever mes enfants. » Sans doute, Dieu se contera de ce « grand désir » qui manifeste l'acquiescement de Zélie pour accomplir l'œuvre que Dieu lui demande. En effet, Zélie Martin est morte le 28 août 1877, à 45 ans.

<sup>47</sup> Voir Lettre aux *Éphésiens* 2,10 ; Lettre aux *Colossiens* 1,16.

<sup>48</sup> *Correspondance familiale*, p. 336.

Que c'est beau d'être fidèle à la « mission sublime » reçue de Dieu pour un enfant qui paraît inéducable, qui crée tant de problèmes, dont le caractère est incernable, pour lequel on ne trouve pas d'éducateur, qui revient à la maison en suscitant à chaque fois des angoisses dans la famille, qui est comme isolé dans la fratrie sans qu'on n'arrive à le comprendre non pas simplement à cause de son adolescence mais à cause de ce qu'il est ! Voilà notre Léonie, fille de Zélie et Louis Martin, qui appelle toute l'attention et tout l'amour de ses parents et qui mobilise le désir de vivre de sa maman, car l'œuvre de Dieu est à accomplir !

J'espère que Léonie sera canonisée car à mon avis, elle est une grande sainte<sup>49</sup>. Cette Léonie, dans sa faiblesse structurelle, parle à beaucoup d'enfants et d'adultes aujourd'hui. Mais celle qui nous parle aujourd'hui, c'est Zélie, sa maman : « J'ai toujours espéré. » Jamais elle n'a été prise en défaut d'espérance pour sa Léonie. Si elle veut guérir, elle qui pense qu'elle est inutile, c'est parce qu'elle comprend qu'elle est non seulement nécessaire mais indispensable. Pourquoi ? Non pas parce qu'elle a des talents particuliers, non pas aussi parce qu'elle a le sentiment que seul son amour et son tact maternels peuvent réussir. Même si je me souviens un jour de cette mère de famille qui m'a dit à propos de sa fille psychotique : « j'ai vu beaucoup de psy à la maison, mais il n'y a qu'une seule personne qui comprend ma fille, c'est moi. » Zélie sait simplement que Dieu lui a confié la « mission sublime » de mère, qu'elle a une œuvre que Dieu lui a remise entre les mains et qu'il faut qu'elle achève cette œuvre. Par obéissance, dans l'amour.

### ***Le désir d'un parent et la gloire de Dieu***

Zélie fera tout pour aller en pèlerinage à Lourdes afin d'« obtenir un si grand miracle », celui de sa guérison. Mais s'il en est ainsi, le sentiment le plus profond de Zélie est le suivant : « Nous devons nous mettre dans la disposition d'accepter généreusement la volonté du bon Dieu quelle qu'elle soit car ce sera toujours ce qu'il peut y avoir de meilleur pour nous.<sup>50</sup> » Il me semble que, dans ce désir de guérir pour accomplir sa mission indispensable voire nécessaire, afin d'achever l'œuvre de l'éducation en Léonie, Zélie se situe dans ce que saint Ignace de Loyola appelle la « sainte indifférence ». Elle veut vraiment accomplir cette œuvre que Dieu lui a confiée d'être mère de Léonie et pourtant, elle préfère que la volonté de Dieu soit faite. La « sainte indifférence » ne consiste pas à ne pas avoir de saints désirs. Bien au contraire ! Mais ces saints désirs sont remis entre les mains de Dieu et de sa sainte volonté.

Zélie va aller encore plus loin. Elle écrit le 7 juin 1877 : « Il faut pourtant que je relève cette pensée de mon frère, Isidore, qui prétend que le bon Dieu ne me guérira que pour sa gloire.<sup>51</sup> »

---

<sup>49</sup> Voir à ce sujet la Lettre de Zélie Martin à Pauline, datée du 21 janvier 1877 : « Je disais le soir à Marie : "Il y a une chose qui m'étonne, c'est qu'elle [Léonie] a écrit : "une vraie religieuse". Marie, toute surprise à son tour, m'a répondu : "J'ai absolument voulu qu'elle efface vraie ; je lui ai fait remarquer que cela ne signifiait rien, mais elle a tenu bon en disant : "Je t'en prie, laisse-moi mettre cela, moi je veux qu'il en soit ainsi." Marie lui a demandé, le lendemain : "Qu'est-ce que cela signifie : une vraie religieuse ?" Léonie lui a répondu : "Cela signifie que je veux être une religieuse tout à fait bonne et enfin être une sainte." Je ne sais ce que je dois penser de tout cela, car la pauvre enfant est couverte de défauts comme d'un manteau. On ne sait par où la prendre. Mais le bon Dieu est si miséricordieux que j'ai toujours espéré et j'espère encore. » Léonie rentrera à la Visitation de Caen le 28 janvier 1899.

<sup>50</sup> *Correspondance familiale*, p. 340. Lettre à Pauline de mai 1877. C'est dans cette lettre qu'elle évoque d'emmener avec elle à Lourdes les trois filles aînées : « ton père le désire, disant qu'on ne faire trop de sacrifices pour obtenir un si grand miracle. Et même si je ne l'obtiens pas, je ne me repentirai jamais de vous y avoir conduites » »

<sup>51</sup> *Correspondance familiale*, p. 342.

Je me souviens d'un monsieur de 79 ans qui, un jour à la sortie d'une église, m'a demandé de recevoir le sacrement de Confirmation. Apprenant que je venais célébrer ce sacrement dans la Paroisse, une jeune femme enceinte de son premier enfant a également demandé au curé si elle pouvait recevoir la Confirmation, car dit-elle, « sans l'Esprit Saint, je ne pourrai pas éduquer cet enfant. » Juste après la chrismation, j'ai dit à ce vieux monsieur un peu voûté : « que c'est beau la Confirmation à votre âge ! » Il se redresse alors un peu, regarde vers le Ciel, met ses deux mains comme une coupe vers le haut, et me dit avec simplicité : « pour sa gloire ! »

Réécoutons cet ultime sentiment de Zélie : « Il faut pourtant que je relève cette pensée de mon frère, qui prétend que le bon Dieu ne me guérira que pour sa gloire. Moi, je dis que tout tourne à la gloire de Dieu. » Oui, « tout tourne à la gloire de Dieu » ! Voilà le fin mot, me semble-t-il, de la vocation « sublime » de parents.

J'achève en disant un mot de Louis. Ce mot vient au moment où Zélie nous a appris que l'acte éducatif des parents, accompli selon la « mission sublime » qui est la leur dans le quotidien et les tracasseries de la vie familiale, « tourne à la gloire de Dieu ». Si les époux se disaient cela, comme Zélie l'a sans doute échangé avec Louis, son mari !

### ***Le veuvage et le beau sens de Dieu***

Madame Martin est maintenant décédée, en 1877. Louis Martin, veuf pendant dix-sept ans, dans les quelques lettres que nous avons de lui, laisse transparaître un étonnant sens de Dieu et de sa gloire. Nous avons ces lettres parce qu'il a fait un grand voyage qui a duré deux mois. Pendant son voyage, il écrit à son aînée, Marie.

Voici ce qu'il écrit le 30 août 1885 de Vienne en Autriche : « Enfin ma Marie, ma grande, ma première, continue à conduire tout petit bataillon – donc les autres sœurs – le mieux que tu pourras et sois plus raisonnable que ton vieux père, qui a déjà assez de toutes les beautés qui l'entourent et qui rêve du Ciel et de l'infini. "Vanité des vanités", et tout n'est que vanité, hors aimer Dieu et le servir !<sup>52</sup> » Nous nous souvenons que Madame Martin mère, la grand-mère de Thérèse, avait écrit à son fils Louis, alors à Rennes : « Sois toujours humble mon fils. » Bien des années après, ce même Louis écrit : « "Vanité des vanités", et tout n'est que vanité, hors aimer Dieu et le servir ! »

Pendant son voyage, il est à Constantinople. De là, le 11 septembre 1885, il écrit : « Je pense souvent à vous toutes, et dernièrement, j'ai fait un très beau rêve où je te voyais si bien que c'était comme une réalité. Si je pouvais vous faire ressentir tout ce que j'éprouve en admirant les grandes et belles choses qui se déroulent devant moi ! Mon Dieu, que vos œuvres sont donc admirables !<sup>53</sup> »

Dans cette même lettre, il participe à un souci bien familial : « Tranquillise ton oncle, au sujet du coffre-fort, il n'y a rien à craindre, personne ne sait où il est placé. Ainsi, ferme seulement la porte du placard, et prends la clef. » Voilà la sainteté d'un père de famille qui écrit à son aînée pour qu'elle rassure son oncle ! Mais il ajoute : « et, Dieu aidant, tout ira bien. Tu ne me dis pas avoir reçu le petit souvenir que je t'ai envoyé de Vienne ? Encore une fois, je vois tant de belles choses, que je m'écrirais volontiers : C'est trop, Seigneur, vous êtes trop bon pour moi ! Dans quelques semaines, ce ne sera plus un rêve et nous serons de nouveau

---

<sup>52</sup> *Correspondance familiale*, p. 379.

<sup>53</sup> *Correspondance familiale*, p. 381.

réunis pour le temps que Dieu, dans sa bonté, veut bien nous réserver. Je t'embrasse ma chère Marie, ma Pauline, ma Léonie, ma Céline et ma Thérèse.<sup>54</sup> »

Dans ses lettres, on voit sans arrêt le souci de Louis Martin d'être auprès de ses enfants, d'être avec eux. Ses lettres ruissellent de ce désir d'être simplement avec ses filles. La lettre suivante, écrite de Rome, en témoigne : « Pour toi, ma chère grande, je compte bien t'embrasser sur les deux joues comme je t'aime, c'est-à-dire avec un bruit retentissant. J'embrasse aussi ma Léonie, ma Céline et ma petite Reine. Ton père qui t'aime beaucoup, beaucoup.<sup>55</sup> »

Mais on voit à quel point M. Martin est saisi par Dieu, par sa grandeur infinie et par sa grande bonté. Tout ce qu'il contemple l'élève vers Dieu. Le 6 octobre 1885, de Milan, il écrit : « Tout ce que je vois est splendide, mais c'est toujours une beauté terrestre et notre cœur n'est rassasié de rien, tant qu'il ne voit pas la beauté infinie qui est Dieu.<sup>56</sup> »

Je termine par ce petit texte que Louis Martin a recopié et qui est de la même veine : « Pour mon diamant et ma perle fine ! – Il s'agit de Marie et Pauline – *Imitation*, livre I, chapitre XX. "Que pouvez-vous voir ailleurs que vous ne voyiez où vous êtes ? Vous avez devant les yeux le ciel et la terre et tous les éléments. Toutes les choses du monde n'en sont-elles pas composées ? Que pouvez-vous voir, en quelque lieu que ce soit, qui puisse longtemps demeurer stable sous le soleil ? Vous croyez peut-être par là vous satisfaire pleinement ; mais vous n'en viendrez jamais à bout. Si tout ce qui est au monde était présent à vos yeux que serait-ce autre chose qu'une vaine représentation ?" <sup>57</sup> ... »

Je viens de lire la lettre où Monsieur Martin a dévoilé à Marie son sens profond de Dieu et de sa gloire : tout ce que je vois est splendide. Mais c'est toujours une beauté terrestre, une vaine représentation. Notre cœur n'est rassasié de rien tant il ne voit pas la beauté infinie qui est Dieu.

### ***Encore et toujours : la charité***

Pour terminer, on a vu la charité de Zélie Martin qui veut trouver de l'argent, même à perte, pour aider. La charité de Louis apparaît dans ce post-scriptum à Marie : « Tu as bien fait de donner des poires ; donne, donne toujours et fais des heureux.<sup>58</sup> » Et enfin, cette phrase du « p. Lacordaire » qu'il a recopiée au verso d'une image : « L'amour n'a qu'un mot : en le disant toujours il ne se répète jamais.<sup>59</sup> »

---

<sup>54</sup> *Correspondance familiale*, p. 382.

<sup>55</sup> *Correspondance familiale*, p. 386.

<sup>56</sup> *Correspondance familiale*, p. 386.

<sup>57</sup> *Correspondance familiale*, p. 388.

<sup>58</sup> *Correspondance familiale*, p. 384. Lettre à Marie du 16 septembre 1885.

<sup>59</sup> *Correspondance familiale*, p. 388.